

Je pense à mes amis de là-bas : ma copine Raja, Saïd son mari, Ismaël, mais aussi Imad, le beau berbère que j'ai rencontré à Essaouira, l'homme du désert.

Je me promène dans Fès, au cœur de la médina, entre ses larges murs et ses ruelles sombres et étroites qui débouchent parfois de manière fortuite sur une rue grouillante d'enfants jouant dans des espaces réduits, un coin d'une impasse, une cour, ou travaillant dans des échoppes minuscules. Je revois ces nombreuses portes cloutées derrière lesquelles se cache l'opulence ou au contraire la misère, les teinturiers qui brassent les bains multicolores, les tanneurs qui piétinent sous un soleil de plomb les peaux trempées dans des cuves immenses. Indigo, safran, coquelicot, les couleurs éclatantes rayonnent sous mes yeux comme des éclats de lumière. Je contemple ce spectacle auquel j'appartiens à cet instant. J'entends les sabots des ânes sur les pavés, les cris de leur guide « balak balak », les coups de marteau des ferronniers, le brouhaha des passants, le caquètement des poules, les rabots des menuisiers, l'appel des marchands ; les odeurs de crottes de mulets, d'égouts à ciel ouvert, de teintures, de sciures de bois, de cuir fraîchement travaillé, de pains chauds sortis tout juste des grands fours, viennent se mêler aux images enivrantes, dérangeantes, fabuleuses et repoussantes à la fois.

Sur la scène, de nombreux chats passent tranquillement.

Beaucoup sont maigres.

J'aime entendre ce concert.

Voir les couleurs de ce paysage.

Sentir mon Maroc...

Envolé !

## 5 AVRIL

Aujourd'hui Rémi m'a aidée dans le jardin. Il a enlevé les mauvaises herbes à une allure folle. J'ai découvert la force et le côté Hercule de mon fils. Tel un bulldozer, il arrache les hautes herbes, mes plantes vertes qui envahissent chaque fois davantage mon territoire, qui étouffent de plus en plus les poumons de mon espace naturel, qui s'imposent comme LA plante prédominante, chiendent de mon petit paradis. Mais pour qui se prend-elle celle-là ? Tel un mauvais virus, elle asphyxie peu à peu le reste de ma végétation. Mais à coups de débroussailleuse et de sécateur, mon Rémi sort grand vainqueur de cette guerre à la mauvaise herbe. Sa maman est contente. Son extérieur revêt une nouvelle allure maintenant !

Je suis fière de mon fils, heureuse de redécouvrir un jardin immense.

Je repense aux grandes plantes abattues et je me dis silencieusement qu'au fond elles n'étaient pas si vilaines ! Elles donnaient à mon jardin une allure sauvage qui correspondait davantage à la personnalité de sa maîtresse !

Bien sûr, je n'ai pas partagé ces folles pensées avec mon fils. Et je me suis dit que dans ce monde bien rangé, dans une optique de maîtrise et de relooking, une petite coupe courte ferait le plus grand bien à mon jardin ; surtout en cette saison de printemps.

Là, dans cet espace rendu soudain plus aéré, des milliers d'idées me traversent l'esprit. J'aime ces moments où je rêve sans limite, je planifie, calcule, mesure : des poules, des oiseaux, des toilettes sèches, un jacuzzi...

J'ai d'emblée tiré un trait sur l'espace eau bien-être. Trop d'entretien.

Par contre, l'idée d'un petit poulailler me séduit toujours. J'aime imaginer deux, trois poules picorant de-ci de-là l'espace, librement, dans mon jardin. Le côté positif de mon projet dépasse largement le côté beaucoup moins glamour de l'aspect excrément, rat, odeur et grippe aviaire. Et puis les poules mangent tout ! En période où l'écologie bat son plein, je persiste dans mon idée, bien que j'entende d'ici les paroles de ma mère voulant me dissuader.

J'ai mesuré la taille de mon poulailler. J'en ai profité pour nettoyer la cabane des enfants au fond du jardin, perchée dans l'arbre, où Juliette et Rémi, d'antan, passaient de longues heures avec les cousines et les copains. En bas du grand mûrier, Juliette jouait à la dînette avec ses nombreux ustensiles de cuisine chinés par sa mère lors de brocantes ou videgreniers. Et Rémi faisait le guet, tel un chevalier, en haut de l'arbre debout sur une des palettes en bois de la cabane construite avec amour par son père, qui rêvait d'actions et d'aventures pour son fils.

Il y a des années que je n'avais pas grimpé dans la cabane en haut de l'arbre. L'escalier était moins accessible. L'arbre avait repris ses droits. Des branches empêchaient l'entrée facile, mais je me hissai tout en haut, et je regardai avec des yeux d'enfant le spectacle, entre ciel et terre, caché dans le ventre de l'arbre. Un sentiment de liberté m'envahit. Puis mon regard se posa sur une planche où étaient inscrits au feutre noir indélébile quelques mots, dans une écriture maladroite fragile, innocente : « *Best friends for ever, on t'aimes Juliette... bisous de nous trois Anaïs, Dunia, Shanna* » (preuve de l'intrusion de ma petite fille dans le coin secret de son frère). L'année n'était pas inscrite. C'était sans doute il y a dix ans ! À l'âge où l'orthographe n'est pas encore bien maîtrisée !